qu'on finit par reconnaître vivant à d'imperceptibles battements de cœur : il était tombé en léthargie.

Quatre jours après, il est mort réellement ; néanmoins, il a failli être mis vivant entre quatre planches.

FAITS DIVERS

— Le général Arnaudeau a manifesté dit-on, l'intention de renoncer à la vie politique et de reprendre un service actif dans l'armée.

— Les coques de navires. — Des expériences intéressantes viennent d'être faites à Toulon, afin de mettre en essai un nouveau moyen de défense pour les coques de navires.

Ce système dû à M. le capitaine de vaisseau Pallu de la Barrière, a pour objet de permettre l'obturation immédiate et complète des trous produits par les projectiles.

— Une catastrophe terrible a eu lieu, dans la nuit de lundi 2 janvier, sur le chemin de fer de Boston et Maine (Etats-Unis). Un train de voyageur a été précipité du haut d'un pont métallique. La locomotive et les wagons de bagages avaient déjà passé, lorsque le pont s'est brisé, entraînant les quatre derniers wagons avec 100 voyageurs. Dix personnes ont été tuées, d'autres blessées.

— Exécution d'un ministre afghan. — L'*Indépendance Times* contient, dans un de ses derniers numéros, la relation d'une exécution qui vient d'avoir lieu à Caboul et qui ne ressemble guère à celles auxquelles nous pouvons, de temps à autre, assister en Europe. En voici les principaux détails :

« Dand-Khan, ancien ministre de la guerre de Yacoub-Khan, avait été accusé d'avoir, pendant la dernière expédition des Anglais dans l'Afghanistan, entretenu des intelligences secrètes avec les journaux britanniques. Convaincu du fait de haute trahison, il avait été condamné à mort. Il y a quelques jours, Dand-Khan fut amené prisonnier à Caboul et enfermé dans une vieille tour. Puis on le conduisit devant l'émir. Là, il avoua le crime dont il était accusé et supplia le prince de lui faire grâce de la vie, promettant de le servir dorénavant avec autant de dévouement que de fidélité; mais l'émir resta inflexible.

Le malheureux eut alors les pieds et les mains étroitement garrottés, et, comme il ne pouvait se mouvoir, il fut ainsi transporté dans la cour du palais, où se trouvent les écuries des éléphants, et étendu sur le sol, en face du balcon, où l'émir ne tarda pas à paraître. En le voyant, le condamné se mit à faire entendre tantôt des gémissements plaintifs, tantôt des hurlements de rage. L'émir ne se laissa pas plus attendrir que précédemment. Il fit un signe, et aussitôt une stalle des écuries s'ouvrit, livrant passage à un éléphant de taille monstrueuse.

Le colosse, dressé apparemment à ce qu'on attendait de lui en cette circonstance, marche directement vers l'endroit où gît le condamné, dandine sa tête, agite ses oreilles comme pour s'éventer, regarde le patient d'un œil fixe, mais plutôt doux qu'irrité ; puis, posant son pied énorme sur sa poitrine, il fait un mouvement d'épaule et écrase littéralement l'infortuné. Un instant après, il ne restait plus de l'ancien ministre de la guerre qu'une masse informe et hideuse.

La mort avait été instantanée.

TRIBUNAUX

L'affaire Van Beers

Un procès des plus curieux et des plus importants, en raison de son objet et des conséquences de la jurisprudence nouvelle qu'il va créer, se plaide en ce moment devant le tribunal civil de Bruxelles.

Il s'agit de l'incident Van Beers dont nous avons déjà parlé lorsqu'il s'est produit il y a cinq mois environ.

Lors de la dernière exposition des Beaux-Arts de Bruxelles, trois critiques bruxellois : MM. Max Sultzberger, de l'*Etoile belge* ; Lucien Solvay, de la *Gazette*, et Georges de Mons, du *National belge*, étaient tombés d'accord dans leurs appréciations pour déclarer que la *Lilly* et le *Yacht la Sirène*, de M. Jean Van Beers, avaient été peints au moyen de procédés photographiques ; la finesse de certains traits de la dame de *la Sirène*, surtout, les confirmait dans cette opinion. Ces tableaux, on se souvient, ont fait partie du Salon de 1880, et ont donné lieu à des appréciations peu différentes de la part de la critique parisienne.

M. Van Beers se fâcha et fit grand tapage ; il menaça de procès les critiques. Un malheureux accident vint encore envenimer la discussion. Un des tableaux, *la Lilly*, fut gratté par un visiteur de l'exposition, désireux de se rendre compte par lui-même du procédé employé par M. Van Beers.

Attribuant cet acte odieux à la polémique faite contre lui, le peintre assigna devant les tribunaux M. Solvay, l'un des critiques bruxellois.

Celui-ci avait fait cependant à M. Van Beers la proposition suivante :

« Vous prendrez avec vous, lui avait-il dit, une toile, une palette, des pinceaux, etc., vous vous enfermerez dans une chambre, et là, seul, vous exécuterez une *Lily* et une *Sirène* exactement conformes à celles qui sont exposées... Si elles se ressemblent en tout point, *je paierai votre pension pendant le laps de temps que vous resterez en chambre ; sinon, ce sera à vous de me compter dix mille francs !...* »

M. Van Beers avait refusé.

Les débats de cette piquante affaire ont déjà occupé trois audiences pendant lesquelles on a entendu les plaidoiries de Me Janson, avocat de M. Van Beers et celle de Me Moreau, avocat de M. Solvay.

M. Van Beers réclame l'insertion du jugement qui devra condamner M. Solvay, dans vingt-trois journaux à son choix, quinze journaux belges et huit journaux parisiens.

Le jugement sera rendu mercredi prochain.

Choses & Autres

∴

Un joli mot du doyen des savants européens M. Chevreuil, qui, à l'âge de quatre-vingt-seize ans, fait tous les jours sa promenade à pied dans le quartier du Jardin des Plantes.

Dernièrement, il est bousculé par deux croque-morts sur le trottoir de la rue Linné.

— Ces gens-là m'en veulent, dit-il en souriant à l'ami qui l'accompagnait, et ils n'ont pas tort, il y a trop longtemps que je les fais attendre !

∴

La logique des enfants.

— Maman, donne-moi de ce plat, que je voie comme c'est bon !

— Non, Toto, tu n'en mangeras pas, il n'est pas bon.

— Allons, maman, fais-m'en goûter, que je voie comme ce n'est pas bon !

∴

En police correctionnelle :

Le président. — Prévenu, avez-vous déjà été condamné ?

— Oui, mon président, deux fois par les médecins.

∴

Entre jeunes femmes :

— Ainsi tu permets à ton mari de fumer dans ta chambre à coucher ?

— Sans doute..., et, au lieu d'aller au cercle, il passe ses soirées avec moi

— Oui, mais à quel prix ?

— Ma chère amie, une femme d'esprit se sert des défauts de son mari pour modérer ses travers.

∴

Une pensée :

L'avarice de notre confrère X..., un des doyens de la presse parisienne, est proverbiale.

Le vaudevilliste B... disait, l'autre jour, en parlant de lui :

— Quand X... sera en enfer, il dira au diable chargé de le rôtir : « Ne mettez pas tant de fagots, mon ami, je brûlerai bien à petit feu. »

∴

Un monsieur rangé va se faire couper les cheveux chez un coiffeur qui n'est pas le sien.

L'opération terminée, il donne 50 centimes et se dirige vers la sortie.

— Il n'y a pas d'étrennes ? demande le garçon qui l'a accommodé.

— Des étrennes ? vous auriez dû comprendre que si j'avais eu l'intention d'en donner, je serais allé chez mon coiffeur habituel.

∴

Un monsieur s'installe chez un coiffeur pour se faire la barbe, et comme il fume, le garçon lui passe un crachoir sur le côté droit.

Le brave provincial se tourne vers le côté gauche, et crache.

Le garçon alors passe le crachoir de ce côté.

Mais l'individu se tourne une seconde fois sur le côté droit ; puis s'adressant au garçon :

— Otez-donc cette mécanique-là, autrement je finirai par cracher dedans.

VARIÉTÉS

EN BALLON

La triste catastrophe qui vient d'avoir lieu, donne un intérêt rétrospectif aux premiers exploits qu'accomplit comme aéronaute l'héroïque Walter Powell, ce député dont l'Angleterre pleure en ce moment la mort prématurée.

L'*Illustrated London News* publie, dans son dernier numéro, le récit d'un voyage en ballon, fait il y a douze mois, par le célèbre aéronaute Henry Coxwell, en compagnie de M. Walter Powell ; en voici le résumé qui ne peut manquer d'intéresser nos lecteurs.

« Par une belle journée, un de mes grands ballons, dit M. Coxwell, fut descendu des magasins de Seaford ; j'allais l'expédier par chemin de fer à la gare d'Ashford, dans le Kent. Quand le commandant Cheyne, de la marine anglaise, visita ce magasin, il l'appela le Dock-yard des ballons. C'est effectivement dans une espèce de dock que se trouvait remisé le ballon de Nassau, que le célèbre aéronaute Charles Green me remit en 1869.

» A côté se trouvait la « Recherche » contenant 120,000 pieds cubes de gaz, c'est-à-dire quatre fois plus grand que le Saladin, qu'on a déclaré à tort être un ballon énorme et difficile à gouverner. En réalité, à cette époque de gros canons et d'immenses vaisseaux le Saladin est relativement petit.

» Ainsi, le ballon captif que chacun se souvient d'avoir vu à Paris contenait douze fois autant de gaz que le Saladin. Revenons cependant au grand ballon que j'allais expédier à Ashford. C'est celui que je prêtai à M. Duruof et à sa femme, en 1874, lorsqu'ils descendirent dans la mer du Nord, non loin du Dogger-Bank, et furent recueillis par les pêcheurs de Grimsby. C'est dans mon ballon qu'ils firent une ascension en public à Sydenham.

» Je me proposais, dans l'occasion dont je parle, de passer en ballon au-dessus de la Manche et d'aller faire visite à nos voisins les Français. M. Powel voulut absolument m'accompagner.

» A Ashford, nous dûmes attendre que le vent du nord-ouest daignât souffler, et j'expliquai à M. Powel que mon projet de passer la Manche, longtemps caressé par moi, n'avait abouti jusqu'ici qu'à des déceptions. Cependant il tint bon, et patienta tout en utilisant son temps.

En quelques jours, il en savait déjà beaucoup sur la manipulation des ballons. Nous primes une journée entière pour fabriquer les 60,000 pieds cubes de gaz nécessaires, mais le vent continua à souffler de l'est. Enfin, le 1er novembre 1880, nous décidâmes, comme le temps était beau, de nous diriger vers l'ouest de l'Angleterre si nous n'obtenions par notre vent du nord-ouest, et de nous mettre en route le lendemain.

» — Et si le vent continue à souffler de l'est, fit M. Powell, quelle ville anglaise atteindrons-nous ?

» — *Exeter*, répondis-je ; vous voyez que les nuages vont tous dans cette direction.

» — N'y aurait-il pas moyen d'atteindre Rome ?

» Oui, mais le chemin serait long, et je ne me souviens pas, dans toute mon expérience, d'un voyage aérien qui ait duré plus de vingt-quatre heures. Vous comprenez que le gaz, qui seul nous soutient, perd peu à peu sa force par l'expansion.

» La matinée du 2 novembre était belle ; j'étais debout avant le jour, le vent soufflait toujours de l'est. Les hommes se réunirent, les préparatifs commencèrent ; M. Powell arriva, ainsi que l'artiste envoyé par l'*Illustrated London-New*, M. Murray, qui devait nous accompagner.

» Tout alla bien, et ce fut à midi trente que je donnai l'ordre : Lâchez tout !

» Le ballon s'éleva dans les airs. Le vent froid devint moins piquant pendant que nous flottions avec la brise. Le soleil brillait à notre départ ; il y avait çà et là quelques nuages, la vue qui comprenait les aspects pittoresques du Kent et la mer au loin était admirable.

» A 2,000 pieds de haut, la température avait baissé de 8 degrés. En montant et en descendant, un ballon tourne généralement sur lui-même, et il est nécessaire d'avoir l'œil exercé pour savoir dans quelle direction on marche. Je vis bien que M. Powell cherchait à se rendre compte, sans y réussir, du trajet qu'il faisait.

» Je lui indiquai alors des points de repère, tels que des voies ferrées, des routes, des villages qu'il faut suivre de l'œil.

» Bientôt nous passâmes au-dessus de Tunbridge-Wells. Les nuages au-dessus de nos têtes formaient un contraste magnifique avec le ciel bleu du côté de la mer, et le paysage au-dessous était ravissant ; on distinguait des parcs, des manoirs, des castels, des villages et des pièces d'eau. A midi, nous apercevions la mer depuis l'embouchure de la Medway et de la Tamise jusqu'à Beachy-Head.

» Pendant que M. Powell exprimait toute son admiration, j'eus tout à coup l'idée d'opérer un changement à vue, et de partir pour les nuages. Je vidai à l'instant même un sac qui contenait 20 livres de lest, et nous nous trouvâmes en face d'un véritable Mont-Blanc de vapeurs, entouré d'autres encore plus gigantesques. Nous venions de passer, eût-on dit, dans un pays de montagnes revêtues de neige. Bientôt nous eûmes l'air de pratiquer un tunnel dans le brouillard, la lumière augmenta, et nous aperçûmes les plus admirables teintes prismatiques.

» Quand on passe à travers ces paysages formés de nuages, on aperçoit souvent à côté de soi un mirage représentant le ballon ; ce phénomène, qui dépend de la position du soleil et d'autres influences, se présenta cette fois.

» Notre ballon semblait se trouver au-dessus d'une gorge immense, quand une autre nacelle, contenant apparemment nos fantômes, attira notre attention.

Je demandai alors à M. Powell s'il avait froid : le baromètre marquait 20 degrés de moins qu'à notre départ. Il ne s'était pas aperçu du froid. Nous étions à 8,000 pieds au-dessus de la terre. Nous dînâmes, et la nuit se mit à tomber ; il fallut revêtir nos gros paletots, et nous résolûmes de descendre suffisamment pour communiquer avec la terre, afin de savoir où nous nous trouvions.

» Nous y réussîmes, et des paysans finirent par nous répondre :

— Vous êtes à dix milles de Taunton.

— Sommes-nous dans la direction d'Exeter ?

— Oui.

» Une transformation qui intéressait beaucoup M. Powell, avait eu lieu au-dessous de nous. Les villes, les villages s'étaient éclairés, des milliers de becs de gaz nous permettaient de voir les rues, les places, les magasins. Nous entendions les acclamations qui nous saluaient au passage. A neuf heures du soir, nous aperçûmes au-dessous de nous une vaste étendue d'eau.

— Ceci nous mène-t-il à la mer ? fut la question qui s'échappa de nos lèvres.

» Des feux-follets innombrables se jouaient dans ces marais ; nous communiquâmes de nouveau avec la terre, nous étions au-dessus de Sedgemoo.

» De nouveau nous aperçûmes à gauche une brillante constellation de becs de gaz ; ce ne pouvait être que la ville d'Exeter. Je demandai à M. Powell s'il désirait aller plus loin, lui rappelant qu'à droite nous serions bientôt au dessus du chenal de Bristol, et que la mer serait à notre gauche. Il fut de mon avis ; il valait mieux arrêter là notre excursion.

— Maintenant, messieurs, dis-je à mes deux compagnons, nous allons descendre. Il faut de la prudence, je vais jeter le grappin... là, on dirait que nous sommes déjà accroché... Effectivement, c'est un arbre qui nous retint, et la nacelle va se loger dans ses branches supérieures...

— Mais comment retirer la nacelle ?

— Attendez ; elle s'est dégagée, tout va bien. J'entends une horloge qui sonne dix heures. Nous sommes arrêtée. Appelons à notre secours et descendons notre ballon.

» Aussitôt dit, aussitôt fait. Nous mîmes pied à terre, et bientôt un fermier de la localité, attiré par nos cris, vint nous inviter le plus cordialement du monde à l'accompagner chez lui.

» Ce fut la première et la dernière fois que je voyageai en ballon avec M. Powell. Hélas, je ne prévoyais pas, durant cette charmante journée, l'événement tragique qui devait, un an plus tard, terminer sa carrière. »

X.

Bulletin du Commerce

Cotons

Le Havre, 7 janvier.

Cotons (clôture) bonne demande, prix fermes Ventes de la journée 2300 balles.

Liverpool, 7 janvier.

Cotons (clôture du marché). — Vente de la journée 8,000 bal. dont 1000 pour la spéculation et l'exportation et 7,000 pour la consommation.

Marché ferme, Américains en hausse de 1/16.

Importations du jour 8,000.

Produits divers

Anvers, 7 janvier.

Froments calmes, prix soutenus.
Seigles calmes, prix faibles.
Pétrole tendance calme.
Disp. 17 3/4 ; court. 17 3/4 ; février 18 1/4 ; mars 18 1/4, avril 18 3/8.
Sucre tendance calme.
Disp. 55,25.
Janv.-février 56,60.
Cafés très calmes, cours nominaux.

Londres, 7 janvier.

Temps beau.

Cargaisons flottantes.

Marché très calme, prix fermes.
Cargaisons arrivées 1, à vendre 9.

Londres, 7 janvier.

Sucres de betterave affaires plus calmes, cours sans changement.
Sucres raffinés calmes, tendance à la baisse.
Sucres bruts et cristallisés tendance plus calmes.

Marseille, 6 janvier.

Blés. Marché calme, prix maintenant sans changement. Ventes de la journée 6,800 qtx. dont 4,000 à livrer Imp. 726 qtx.

Tendre Sandomirka 28,25. Azime Taganrok 26, Ghirka Berdianska 27,50, Ghirka Sébastopol arrivée février 27,25. Azime Taganrok poids garanti 123 kilos arrivée 4 premiers mois 27,25 les 100 k.

Maïs. Peu d'affaires, prix sans variations. On a vendu 1300 qtx. Danube à 15,50 et Poti à 15,50 les 100 kilos.

Avoines. Prix sans changement. On a vendu 500 qtx. Italie à 19,50 les 100 kil.

Graines oléagineuses. Affaires calmes, mais tendance en faveur des vendeurs. On a vendu 500 qtx. Sésames Bombay blancs grosse graine arrivée jusqu'au 20 février à 38,50 les 100 kilos.

Sucres. Marché calme. On a vendu 600 qtx. Nossi-bé à prix réservé.

Cuirs. Peu d'affaires mais prix fermes. On a vendu 400 qtx. Orun et Bône salés secs 7/8 kilos à 145 les 100 kilos.

Cours commerciaux du marché de Paris

Paris, 7 janvier 1882

Huile de Colza (100 k., fut compris, esc. 1 0/0			
Courant	75 25	à	.. ..
Février	76 25	à	.. ..
4 derniers	76 25	à	.. ..
Quatre de mai	75 ..	à	.. ..
Huile de lin			
Courant	65 .	à	.. ..
Février	65 .	à	.. ..
4 de mars	66 ..	à	.. ..
Quatre de mai	66 50	à	.. ..
Spiritueux (1er qual., Pb. 8/9, 90 c., esc. 10 c.)			
Courant	61 50	à	.. ..
Février	62 ..	à	.. ..
Quatre premiers	63	à	.. ..
4 de mai	63 75	à	.. ..
Sucres 3/6 saccharimétriques (100 0/0			
Nos 46 à 3 courant	57 75	à	58 .
Sucres n° 3 blancs			
Courant	65 50	à	.. ..
Février	66 30	à	.. ..
Mars avril	. .	à	.. ..
Quatre de mai	68 60	à	.. ..
Marque Cerbeil (159 k.)	67 ..	à	.. ..
Blés 77/75 k., sans escompte comptant.			
Courant	32 25	à	.. ..
février	32 10	à	.. ..
de mars	31 75	à	.. ..
Quatre de mai	31 25	à	.. .
Seigles (70/72 k., sans escompte, au com			
Courant	21 50	à	.. ..
Février	21 75	à	.. ..
4 de mars	21 50	à	.. ..
Quatre de mai	21 25	à	.. ..
Sucres raffinés			
Disponible	112 ..	à	113 ..
Farines 9 marques (159 k., t. c., esc. 1/2.			
Courant	66 ..	à	.. ..
Février	66 50	à	.. ..
de mars	66 75	à	.. ..
de mai	66 ..	à	44.

MARCHE AUX HUILES DE LILLE

Cours précédents

	Huiles l'hectolitre		Graines l'hectolitre		Tourteaux les 100 kil.	
Colza	79 ..	à ..	21 .	à 24 50	17 25	à 18 50
— ép. p. q.	85 ..	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..
Œill. b. goût	. ..	.. ..	20 ..	33 ..	16 ..	.. ..
— rousse	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..	.. ..
Caméline	51 ..	.. ..	18 ..	20 ..	16 ..	.. ..
Chanvre	.. ..	.. ..	15 ..	16 ..	14 ..	15 ..
Lin du pays	61 50	.. ..	23 ..	25 ..	26 .	26 .
Lin étrang	59 ..	.. ..	22 ..	24 ..	22 ..	24 50

Cours du 7 janvier

Huile de colza	72	à	.. ..
Huile épurée pour quinquet	78	..	.. ..
Lin du pays	..	..	.. ..
Lin étranger	..	..	.. ..
Cameline	..	..	.. ..
Chanvre	..	..	.. ..

Parmi les liqueurs inventées par les moines il faut citer au premier rang, même avant la chartreuse, la VÉRITABLE LIQUEUR BÉNÉDICTINE composée en 1510 par les bons pères de l'abbaye de Fécamp.

Depuis trois cent soixante-dix ans, les gourmets valétudinaires, les femmes, les personnes affaiblies, apprécient ces principes vivifiants, aromatiques et éminemment bienfaisants. Composée avec des plantes saturées de brôme, d'iode, de chlorure de sodium, recueillies juste au moment de la floraison, sur les falaises de la Normandie, la *véritable Bénédictine*, proclamée essentiellement hygiénique par les sommités médicales, est surtout apéritive et digestive. On ne saurait trop en recommander l'usage quand viennent les froids et les temps brumeux, car cet élixir est un excellent préservatif contre les troubles du sang et de l'estomac. C'est, de plus, un puissant tonique et la liqueur de table la plus appréciée. Son bouquet vous séduit, son arôme vous ravit et stimule l'esprit.

E. Delaroche.

(*Service de la correspond. Saint-Chéron*).

Sauvez les Enfants

sans médecines, sans purges et sans frais, par la délicieuse farine de Santé, dite :

REVALESCIÉRE

Du BARRY, de Londres.

M. le docteur Routh, médecin en chef de l'hôpital Samaritain des femmes et des enfants à Londres, rapporte : « Naturellement riche en acide phosphorique, chlorure de potasse et caséine — les éléments indispensables au sang pour développer et entretenir le cerveau, les nerfs, les chairs et les os — (éléments dont l'absence dans le pain, la panade, l'arrow-root et autres farinacées, occasionne l'effroyable mortalité des enfants, 31 sur 100 la première année, et de beaucoup d'adultes se nourrissant de pain), la Revalescière est la nourriture par excellence qui, seule, suffit pour assurer la prospérité des enfants et des malades de tout âge. Beaucoup de femmes et d'enfants, et d'adultes dépérissant d'atrophie et de faiblesse très-prononcées, ont été parfaitement guéris par la Revalescière. Aux étiques elle convient mieux que l'huile de foie de morue.

Citons quelques preuves de son efficacité même dans les cas les désespérés.

Cure N° 100,180. — Ma petite Marie, chétive, frêle et délicate dès sa naissance, ne prospérant pas avec le lait de nourrice, je lui ai fait prendre sur le conseil du médecin, la Revalescière qui l'a rendue fraîche, rose et magnifique de Santé. J. G. de Montanay, 44, rue Condorcet, Paris, 4 juillet 1880.

Cure N° 89,416. — M. le docteur F. W. Beneke, professeur de médecine à l'Université, fait le rapport suivant à la clinique de Berlin le 8 avril 1872 :

« Je n'oublierai jamais que je dois la préservation de la vie d'un de mes enfants à la Revalescière Du Barry.

» L'enfant souffrait, sans cause apparente d'une atrophie complète avec vomissements continuels qui résistaient à tous les traitements de l'art médical. La Revalescière arrête immédiatement les vomissements, et rétablit la santé de l'enfant en six semaines de temps.

Cure N° 85,410. — Rue de Tunnel, (Valence, Drôme), 12 juillet 1873. — Ma nourrice m'ayant rendu mon enfant âgé de trois mois et demi entre la vie et la mort, avec une diarrhée et des vomissements continuels, je l'ai nourri depuis de votre excellente Revalescière. Dès le premier jour l'enfant allait mieux et après trois jours de ce régime, il reprit sa santé. — Elisa Martinet Alby.

Cure N° 99,625. — Avignon, La Revalescière du Barry m'a guérie à l'âge de 61 ans d'épouvantables souffrances de vingt ans, d'oppressions les plus terribles, à ne plus pouvoir faire aucun mouvement, ni m'habiller, ni me déshabiller, avec des maux d'estomac jour et nuit et des insomnies horribles. — Borrel, née Cabonnetty, rue du Balai, 11.

Quatre fois plus nourrissante que la viande elle économise encore 50 fois son prix en médecines. En boîtes : 1/4 kil., 2 fr. 25 ; 1/2 kil., 4 fr. ; 4 kil., 7 fr. ; 2 kil. 1/2, 16 fr. ; 6 kil., 36 fr. ; 12 kil., 70 fr. — Envoi contre bon de poste. Les boîtes de 36 et 70 fr., *franco*. — Dépôt à Roubaix, chez MM. Morelle-Bourgeois ; Desfontaines, épicier sur la place ; Boubert, Epicerie Centrale, 13, rue Saint-Georges ; à Tourcoing, chez M. Bruneau, pharmacien, rue de Lille ; Despinoy, épicier, et partout chez les bons pharmaciens et épiciers. Du Barry et Cie (limited), 8, rue Castiglione, Paris.

CHANGEMENT DE DOMICILE

A. BOUTRY, entrepreneur, rue de l'Espérance, actuellement même rue n° 36.

25163

THEATRE DES BOULEVARDS, Dir. G. Deschamps

Lundi 8 janvier. — Deux grandes pièces. — Grand succès. — Troisième représentation : LA FILLE DE Mme ANGOT, opéra-comique en 3 actes, de MM. Clairville, Siraudin et Koning ; Musique de M. Charles Lecocq, à grand orchestre, mise en scène de Paris.

LES DIABLES ROSES. — Comédie-Vaudeville en 5 actes, mêlée de chants, du théâtre du Palais-Royal, par MM. Eugène Grangé et Lambert Thiboust.

Ordre du spectacle. — 1. Les Diables Roses. 2. A 9 heures, La Fille de Mme Angot.

Le spectacle commencera à 6 heures 1/2.

Propriétaire-Gérant : Alfred REBOUX

Roubaix — Imp. Alfred REBOUX

LETTRES AUSTRALIENNES

Sommaire. — Prospérité des colonies australiennes. — Les *mails* d'Australie en Europe. — La vie australienne. — Les *Celestials*. — Les mœurs à Sydney. — Les moyens de transport. — *Le Derby* de Sydney. — Les exploitations de moutons ; un bélier de 1,400 guinées ; le commerce de laine. — Les lettres à Sydney ; la bibliothèque. — Les massacres dans les îles. — Les îles Fidji ; le Kava ; plantations et villes nouvelles à Fidji. — L'indépendance de l'Australie. — La question agraire australienne. — Une flotte russe.

Sydney, 18 novembre 1881.

Les préoccupations inséparables d'une nouvelle installation m'ont empêché de vous écrire plus tôt ; je suis donc beaucoup en retard et supprimerai toute entrée en matière, pour arriver aux quelques nouvelles australiennes qui pourront intéresser vos lecteurs.

Lors de ma première visite à ces colonies, j'avais été étonné de voir leur colossale importance matérielle et économique et leur rapide développement à tous points de vue ; mais pendant mon absence d'une année, la marche en avant s'est de plus en plus accentuée, et si la progression continue, la nouvelle Hollande, dans vingt ans, aura l'importance des Etats-Unis d'Amérique ; tout ici est un élément de succès ; les premiers pionniers américains avaient à lutter contre la race indigène et les bêtes sauvages ; les naturels, peu nombreux d'ailleurs, n'ont rien de redoutable, en considérant l'immense surface du pays ; ils disparaissent devant le blanc, aidés trop souvent par ce dernier : le quadrupède le plus redoutable est le kangourou, qui n'attaque que les pâturages destinés aux moutons et au bétail, et que l'on détruit en gros dans des chasses formidables où ces pauvres marsupiaux périssent par milliers ; les serpents, il est vrai, sont assez nombreux et souvent leur morsure est mortelle ; on en prend parfois ici dans les parcs.

L'Australie, telle que je la vois, a pris naissance à cette époque où le chemin de fer et la navigation à vapeur, supprimant les distances ont rendu le voyage aux Antipodes plus court que n'était celui d'Amérique dans les premiers temps de son essor. Aussi les Australiens ont profité de ces avantages et leur pays a progressé en conséquence, toujours aidé par le puissant concours du capital anglais.

Nous avons actuellement six départs réguliers par mois pour l'Angleterre par steamer de première classe, dont quatre par le canal de Suez et un par la Nouvelle-Zélande, Honolulu, San-Francisco et l'Amérique, avec correspondance pour l'Europe à New-York et Philadelphie (la ligne d'Anvers) ; par la ligne du Nord qui passe par le détroit de Torrès et de Singapore, il n'y a qu'un voyage tous les trois mois, mais il est à espérer que ce service deviendra plus fréquent, avec le développement inévitable des relations commerciales et les deux pays.

La nouvelle ligne française de Bordeaux-Nouméa touche ici, et une autre ligne de Marseille sera inaugurée dans quelques mois. Je passe sous silence, dans cette énumération, les nombreux navires à cargaison, tant vapeurs que voiliers, qui desservent Sydney. Cet immense mouvement vous donnera une idée de ce qu'est devenu cet ancien pénitentier en moins de cent ans. Ces relations si rapides et si fréquentes avec le vieux monde de l'Amérique nous permettent d'avoir ici en moins de six semaines les journaux, les revues, les modes, etc., etc. En conséquence, notre vie diffère très peu de la vie européenne, les rues mêmes n'ont pas de couleur locale et à part les vérandahs qui s'avancent sur toute la largeur du trottoir, les magasins sont ce que l'on voit à Londre ou à New York. Le costume indigène diffère sous quelques rapports : un large chapeau de feutre mou à forme haute et à bords rabattus, le tout négligemment bossué, semble être la coiffure de prédilection du sexe fort : quelque peu artiste qu'elle soit, elle préserve parfaitement du soleil, qui en ce moment est fort gênant.

Les Chinois sont très communs à Sydney ; ils y sont établis par milliers, et ont renoncé à leurs pittoresques mais carnavalesques accoutrements, ne conservant que leurs souliers à épaisses semelles. Les *Célestes*, comme on les appelle ici, sont mal vus de la classe ouvrière, qui fait ici la loi en tout. On les accuse d'avoir introduit la petite vérole qui règne à Sydney depuis plusieurs mois. On rencontre sur les quais et dans les rues des types de toutes les races polynésiennes et indoues ; ces derniers viennent avec les steamers de la *Compagnie péninsulaire et orientale*, dont les équipages sont exclusivement formés d'Asiatiques. Les cavaliers sont nombreux dans les rues de Sydney, et la police ne trouve pas mauvais que les montures soient laissées le long du trottoir, sans même être attachées aux anneaux à ce destinés fixés dans les pilliers des vérandahs : le boucher, l'épicier, le poissonnier sert ses pratiques au galop ; dans plusieurs faubourgs de Sydney l'allumeur de réverbères fait son service à cheval.

Sydney est parfaitement doté de tous moyens de transport ; des omnibus parcourent la ville dans tous les sens ; les rues sont sillonnées de *hansoms*, ces voitures à deux hautes roues portant le cocher en haut derrière la caisse ; enfin, nous avons ici ce que l'on n'ose pas inaugurer à Bruxelles ni ailleurs, dans les villes belges, le tramway à vapeur, dont les convois composés d'une locomotive et de une ou deux voitures, parcourent des rues plus fréquentées que votre rue Royale avec une vitesse de douze kilomètres à l'heure, jetant au vent leur panache de vapeur et parfois de fumée, sans que les chevaux songent à s'en effrayer ou le public à s'en plaindre, il y a actuellement à Sydney quatorze de ces moteurs parcourant les principales artères et desservant les faubourgs. Cela n'est certainement ni beau ni pittoresque ; les voitures à deux étages surtout sont disgracieuses, mais c'est pratique, et cela répond au besoin de locomotion des Sydnéens.

Nous avons aussi nos courses de chevaux, tout aussi fréquentées que le *Derby*, dernièrement, à Melbourne, une société de Paris a réuni sur les chevaux engagés une somme de 625,000 francs ; on connaît vingt *sweeps* de 2,000 liv. ; cette opération se fait ici par des spécialistes du genre qui font la navette entre l'Angleterre, l'Amérique et l'Australie ; ces *bookmakers* perçoivent 10 p. c. sur les enjeux. On ne se contente pas des courses de chevaux ; une course de chameaux vient d'avoir lieu à Thargomindah, dans le centre du Queensland.

Nous avons aussi à Sydney nos scandales parlementaires, tout comme dans le vieux monde ; deux membres ont été reconnus coupables de détournements importants, ainsi leur situation politique est perdue pour plusieurs années ; mais il y aura toujours des gens qui trouveront qu'ils ont du savoir-faire dans leur genre, et ils trouveront le placement de leurs talents.

Je ne puis passer sous silence un sujet qui intéressera particulièrement bon nombre de vos lecteurs, je veux parler des exploitations de moutons, cette grande richesse du pays ; il y a eu dernièrement à Melbourne une vente de 1,113 béliers et 4,566 brebis de races supérieures. Un bélier de haute lignée *Nugget III*, âgé de 4 ans, a été mis à prix à 300 guinées et adjugé à 1,400 guinées ; un autre membre de cette laineuse famille, *Sir John*, fils de *Nugget II*, a été vendu 200 guinées ; *Bismarck* a atteint 315 guinées, mais *Beaconsfield* a monté jusqu'à 415 guinées.

La vente totale a produit 770,000 fr. Le mouton a ici une importance primordiale la laine est la principale récolte du pays ; il s'en exporte tous les ans pour des sommes qui se chiffrent par millions de livres sterling ; les fermes de 50, 60, cent mille moutons ne sont pas rares ; souvent des troupeaux de plusieurs milliers de têtes, voyagent d'un point du pays à un autre pour aller peupler de nouvelles fermes ; il y a en ce moment à Brewarrina 30,000 moutons qui attendent le moment favorable pour passer le Darling. Sydney a envoyé à Londres 30,000 balles de laine pendant le mois d'octobre dernier.

Ne croyez pas que si à Sydney on s'occupe avant tout des intérêts matériels, on n'ait pas quelque moments à donner à la lecture et à l'étude. Le département des prêts de la bibliothèque publique du gouvernement a reçu pendant l'année courante la visite de 37,323 emprunteurs de livres qui ont emporté chez eux 49,000 volumes.

Les salles de lecture de cette si utile institution présentent pendant le jour un coup d'œil étrange : tout le monde est admis ; on y trouve l'émigrant débarqué le matin en quête de renseignements, ou le mineur arrivant de l'intérieur dévorant des ouvrages de géologie, de minéralogie qui l'aideront dans son travail ; des lecteurs de journaux ou de revues étrangers ; beaucoup d'artisans y trouvent des renseignements précieux pour leurs spécialités, mais la statistique des lectures prouve que les sujets préférés sont la géographie et les voyages.

A propos de voyages, des navires arrivés des îles annoncent que de nombreux massacres de blancs y ont eu lieu ces derniers mois ; on les attribue aux trop faibles moyens de répression employés par les navires anglais dans les cas précédent.

La dernière née des colonies anglaises des mers du Sud, commence à emboîter le pas de ses sœurs australiennes. Je veux parler des îles Fiji. Les deux fils du prince de Galles, dans leur croisière dans ces parages, sont allés à Levuka en quittant Sydney et y ont été reçus aussi princièrement que la colonie naissante a pu le faire ; à défaut de représentation théâtrale ou de concerts, jusqu'à présent impossibles dans le nouveau *Settlement*, on leur a offert un ou deux bals et, comme bouquet, une danse d'indigènes, après laquelle on leur a fait goûter du « Kava », boisson que les Fidjiens fabriquent en mâchant certaines plantes qu'ils jettent dans un grand vase de bois ; cette masse liquide fermente et alors on la boit ; il y a des gens qui y goûtent sans avoir des nausées ; les intrépides, ils sont rares, finissent par y prendre goût.

Cette colonie, toute jeune qu'elle est, commence déjà à faire des emprunts ; elle débute par 150,000 liv., qui seront employées à créer des routes et à bâtir des ponts, choses presque inconnues dans ces îles, où tous les transports se font par eau La *Compagnie sucrière coloniale*, qui a son siège ici, créée en ce moment à Fidji des plantations importantes, et la maison *James M'Ewand et Cie*, de Melbourne, y établit une ville qui ne le cède en importance qu'au siège du gouvernement à Suva La population indigène sera très-utile au développement de ces entreprises ; la main-d'œuvre de culture est un élément qui manque beaucoup aux colonies de la Grande-Terre, et dont l'absence se fait sentir dans le Queensland, où la canne à sucre est la principale richesse.

Les journaux australiens se sont fait dernièrement l'écho d'un projet de séparation du Canada d'avec la mère-patrie ; on admet cette possibilité et on la prévoit dans l'avenir pour les colonies australiennes ; le *Federal Australian*, qui commente cette idée, dit : « Tout le monde est parfaitement convainc